

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 12

Artikel: C'est comme ça !
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

confiance, et l'on sent qu'on a fait son devoir : la conscience est à l'aise et l'on est heureux de vivre. Si par hasard l'on se trouve seul de son opinion, il ne faut pas s'émouvoir de l'accident, au contraire on peut se redresser fièrement; jamais occasion n'est plus belle alors pour prouver qu'au-dessus de la mêlée on parvient quelquefois à s'affranchir des étreintes brutales, à respirer un air plus pur, à voir enfin plus clair. On a les yeux fermés alors sur ce qui se passe en bas, on n'entend plus que des rumeurs lointaines; encore un peu, et l'on marche à l'étoile, quitte à retomber lourdement sur le sol de la réalité, si les ailes de l'avion jouent un mauvais tour au rêveur. Il fait bon de temps à autre de se croire transporté dans la lune, où, paraît-il, à ce que rapporte l'un des personnages cités par Cyrano de Bergerac, on mange les cailles toutes rôties, dès qu'un coup de fusil les a abattues devant vous; ce serait encore mieux si, comme il est d'usage sur notre satellite, les gens de l'endroit — car l'exception des cailles rôties n'est faite que pour un sublunaire en excursion — il suffisait d'alimenter la guenille corporelle et de nourrir par ricochet la substance grise en aspirant des vapeurs culinaires variées.

Mais, interrompit Malbaut, inutile de parler de la lune. Nous sommes sur terre. La nature nous a tous dotés d'un estomac et d'un appareil digestif qui ne sauraient se contenter de vapeurs. Plus tard, quand notre machine humaine est détraquée sérieusement, nous pouvons nous préparer à goûter de la cuisine de la lune. En attendant, n'a bon estomac que celui qui mord à belles dents et triture sans pitié ce qu'on lui donne. Sous ce rapport, — il suffit de lire les journaux pour s'en faire quelque idée, et encore ne sont-ils qu'un pâle reflet de la réalité — on peut dire hardiment que le coffre est bon et défie toutes les anémies possibles. Il n'y a que le cœur, ce pauvre organe si mal comprimé, si mal traité, qui s'évanouisse plus souvent qu'à son tour, car la digitale qu'il absorbe n'est qu'un faux tonique. J'aime mieux aller cueillir la fleur du même nom sur les hauts sommets que d'en retrouver quelque vague trace dans un bocal de pharmacie. J'exagère : prenons de la digitale, sous quelque forme que ce soit, pourvu qu'elle fortifie notre muscle moteur par excellence et le fasse vibrer aux accents de bonnes actions. C'est un petit conseil qui s'adresse aux accapareurs de tous calibres, à ceux qu'un egoïsme forcené empêche d'avoir une claire vision des choses et se croient volontiers le pivot autour duquel tourne l'univers, fait pour eux avant tout. Hélas ! le meilleur d'entre nous a beaucoup de peine à convenir *in petto* qu'en somme il n'est qu'une bulle, que le moindre souffle enlève et fait disparaître dans le grand bleu. Ma parole, c'est à croire que la vie quotidienne que nous menons n'est qu'un cauchemar, tant elle est éloignée de ce que nous désirons, beaucoup, n'est-ce pas, dans le secret de notre cœur : l'entraide, l'union, la paix, — oh ! la paix !

Voilà ce que, en beaucoup plus de mots qu'il n'emploia, et dans un langage sobre, fruste, mais clair, me dit Malbaut, l'artisan qui aime son métier.

Et maintenant, je vais m'asseoir au bord du petit ruisseau qui me contrera des choses paisibles.

Jean de la Cerjaulettaz.

POUR CEUX QUI L'ONT

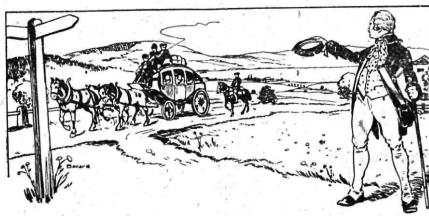
TEL calculateur acharné s'est amusé à comparer ce que pèse un milliard.

En argent, un milliard pèse 5 millions de kilos. En or : 322,580 kilos. En billets de cent francs : 11,580 kilos. En billets de mille francs : 1,780 kilos.

Pour le transport d'un milliard, en admettant qu'un homme porte cent kilos, il faudrait 18 hommes pour transporter cette somme de un milliard en billets de mille francs; cent quinze hommes si cette somme est en billets de cent francs; trois mille deux cent vingt-cinq hommes si elle est en or, et cinquante mille hommes si elle est en argent.

Ajoutons enfin que un milliard en billets de mille francs forme deux mille volumes de cinq cents pages chacun.

Voilà des volumes dont on désirerait avoir sa bibliothèque garnie.



C'EST COMME CA !

SAMAIS plus, semble-t-il, on ne vit autant de départs soudains, imprévus, pour un monde meilleur. Meilleur, c'est certain, car, par le temps qui court, ce n'est pas difficile de trouver mieux que notre terrestre domaine. L'en aimons-nous moins pour cela, ce domaine ? Il ne le paraît pas. De ces départs, imprévus ou non, il en est fort peu de volontaires, heureusement du reste, et si nous voulons être vrais, nous reconnaîtrons que dans le détachement que beaucoup manifestent à l'endroit de la vie et de ses plaisirs, il y a plus de fanfaronnade que de sincérité. Allez, nous y tenons bien, au plancher des vaches, tout roboteux et rocallieux soit-il.

Mais la soudaineté de ces départs et leur fréquence, toute particulière en ce moment-ci, ne laisse pas de nous rappeler de façon impressionnante la fragilité de l'existence et de nous suggérer des réflexions qui n'ont rien de folichon. Or, étant donnée cette fragilité, n'est-il pas tout indiqué de profiter et de mourir le plus possible, en tout bien, tout honneur, s'entend, de ce que la vie a de bon, car elle en a tout de même ? Est-ce là ce que nous faisons ? Rarement. Tout d'abord, nous nous compliquons horriblement l'existence. La complication n'a jamais été un élément d'agrément. La part faite aux contrariétés, aux mécomptes, aux soucis inévitables de la vie en société, telle que l'ont faite les hommes, tâchons de nous arranger « entremêles », comme disent nos paysans, une petite vie agréable. C'est possible.

La première condition est de savoir prendre son plaisir où et quand il se trouve; de savoir lui sourire, quel qu'il soit et où qu'il soit, car il est plus agréable pour soi aussi bien que pour l'entourage, de sourire que de « faire la potte ». Il y a du plaisir partout; il y en a peu ou prou, mais il y en a. Il est des moments où il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Il importe aussi de s'affranchir de ces susceptibilités mesquines qui vous font prendre tout à rebrousse-poil; de ces préjugés ridicules et de ces ressentiments irréfléchis qui, en vous empêchant d'aller ci ou là, ou avec celui-ci ou, celui-là — quand ce sont lieux et gens bienséants — finissent par vous mettre en quarantaine. Pour avoir été une fois, un moment, dans un lieu ou avec telle ou telle personne qui ne sont pas précisément ceux de votre choix; d'avoir assisté un soir à un spectacle ou à un concert qui n'était pas parfait; d'avoir dû subir une conversation banale ou dont le sujet vous est indifférent; d'avoir dû avaler un verre de vin qui n'était pas de premier cru, de la bière trop peu fraîche, un moka-crème qui n'avait de moka et de crème que le nom, etc., êtes-vous donc bien malheureux ?...

Si oui, c'est que vous avez le caractère mal fait. Oh ! il n'y a pas à « repiper » !

J. M.

Ça y est ! — Une dame est dans le tramway avec son fils, un garçonnet de six ans. Elle a une pièce démonétisée dont elle veut se débarrasser. Elle la donne à son fils :

— Riquet, va t'asseoir là-bas, au bout de la voiture. Voici pour payer ton ticket.

L'employé passe, encaisse les tickets et, distrait, prend la pièce démonétisée, sans observation.

Aussitôt Riquet, claironnant :

— Dis, m'man, il l'a prise !

Mot d'enfant. — La famille a des visites à goûter. Sur la table un plat de meringues. Il y en a deux douzaines, rousses, appétissantes, débordantes de belle crème fouettée... de la crème de village. On sert une meringue au petit Jules (3 ans). Il « se l'enfonce », puis se met à pleurer comme si une guêpe l'eût piqué. On s'empresse, on le questionne :

— Qu'astu ? T'es-tu fait mal ?

Mais lui, désignant le plat du doigt, crie, la gorge pleine de sanglots :

— Je les veux toutes !

A L'EAU ! PORTEUR D'EAU !

Le *Conteur* a rappelé dernièrement la figure originale de Baillif. En voici une autre, qui ne lui cède en rien. Celui qui s'était donné pour mission de desservir le quartier de la Palud et environs, se nommait Ledermann. C'était un sournois, atteint de mutisme d'une eau aussi pure que celle qu'il transportait, vêtu du tablier de circonstance. Si on avait le malheur de vouloir l'approcher, il se retournait, en roulant ses deux grands yeux en boules de lotto, surmontés d'énormes cils blonds, sur une figure se rapprochant de celle de l'hippopotame. Tout ce que nous pouvions faire, lorsqu'il était chargé de sa brante, c'était d'aller par derrière, lui tirer le pan de sa veste, dont les poches étaient toujours bourrées de mouchoirs souillés de tabac à priser. Il avait aussi un défenseur énergique, en la personne de Mme Roux, maîtresse de pension à la rue Mercerie, la bienfaitrice des élèves normaliens de ce temps-là et de tous les jeunes gens ayant eu le privilège de manger à sa table. Aussi, lorsqu'elle nous déclarait : « Je vous défends de chicaner Ledermann » la leçon était bonne au moins pour six mois, et pour plusieurs d'entre nous... pour toujours.

S. H.

Equilibre instable. — On attribue le mot à feu Domenjoz, « Oeil sincère ». Qu'importe.

Il sortait d'un café de la ville où il avait bu deux décis, puis trois décis, puis un demi, en compagnie de quelques personnes qui l'avaient convié à leur écot. Il trébuche et tombe. Il se relève péniblement et, tout en se débarrassant de la poussière restée à ses habits :

— Je savais bien que cet aguillage ne tiendrait pas longtemps.

LE PARLER VAUDOIS

Le parler vaudois s'en va. Est-ce un bien ou un mal ? Nous ne voulons pas discuter. Nous regrettions cependant de constater que des mots d'argot d'Outre-Jura prennent la place de notre idiome. Il est clair que si l'on se pose en puriste, notre langage est incorrect. Mais qui dit puriste dit aussi pédant et le *Conteur* ne tient pas à cette épithète. Son but, d'ailleurs, n'est pas d'épurer notre parler — nous n'avons pas cette prétention — mais seulement de récolter ce qui reste de nos vieilles locutions. Nous prions donc nos lecteurs des différentes régions du canton de Vaud... si beau, de bien vouloir nous adresser une liste des *vaudoisismes* (expressions locales, provincialismes, tournures de phrases, etc.) usités dans leur endroit.

Il se publie à Neuchâtel un ouvrage très bien fait, sous forme de lexique, traitant du « parler neuchâtelois ». Nous aimerions faire la même chose pour le canton de Vaud, et le *Conteur* est tout désigné pour recueillir et cataloguer les termes du cru. Mais pour cela nous désirons des documents et quand nous en aurons suffisamment nous les publierons, mais comme nous pensons faire un travail raisonné, il faut que celles et ceux qui voudront bien nous aider, veuillent bien dès à présent nous accorder leur collaboration. Un bon mouvement et un peu de courage, chères lectrices et chers lecteurs, votre vieux *Conteur* vous en sera reconnaissant. Et merci d'avance.

* * *

Les personnes qui voudront bien collaborer à notre entreprise nous faciliteront le travail en se servant de fiches de 10 centimètres sur cinq. Sur une fiche figure le nom, sa désignation, la région où il est utilisé et si possible un exemple ainsi :

Gueliner (verbe). — Agiter une clochette irrégulièrement et longtemps (Broye).

Sergotset (s. m.). — Sert à désigner, à Lausanne et environs, de la saucisse à griller préparée en ragout; dans la vallée de la Broye, on appelle ainsi un plat de saucisses au foie cuites dans une bouillie de poireaux.

Allons, à la tâche; elle est intéressante. Et ces fiches-là n'ont rien de compromettant, au contraire.

Aie. — Dans une ville d'eau, le hasard avait réuni un certain nombre d'anciens magistrats, officiers et fonctionnaires retraités.

— Mais, dit quelqu'un, cet endroit-ci devrait s'appeler *Ex-les-Bains* !